

tragédie mexicaine

# La Rosa Blanca

B. TRAVEN – MARYSE AUBERT – ADEL HAKIM

**QUE NOUS IMPORTE  
L'HOMME ?  
SEUL LE PÉTROLE  
EST INTÉRESSANT !**

mise en scène Adel Hakim scénographie et lumière Yves Collet  
assistante à la scénographie Perrine Leclere-Bailly  
son Anita Praz régie générale Franck Guillon  
texte et interprétation Maryse Aubert  
d'après le roman de B.Traven

Presse

Pascal Zelcer 01 48 02 44 94 - 06 60 41 24 55

pzelcer@wanadoo.fr

Centre Dramatique National du Val-de-Marne en préfecture  
Théâtre  
des  
Quartiers  
d'Ivry

[www.theatre-quartiers-ivry.com](http://www.theatre-quartiers-ivry.com)





## théâtre

« Que nous importe l'homme. Seul le pétrole est intéressant. »  
**On ne se fait donc guère d'illusions sur l'avenir de La Rosa Blanca**, une hacienda mexicaine convoitée par une très puissante firme américaine qui entend exploiter le terrain pour le pétrole qu'il contient. Personne ne doit venir contrarier les plans de l'ambitieux PDG de la Condor Oil Company. Surtout pas Yacinto Yanez, paysan indien analphabète, propriétaire du domaine, se refusant à la vente. L'enjeu est de savoir comment l'obliger à céder. Dans l'œuvre de B. Traven, il est avant tout question d'opposition. D'un côté, un monde agricole, où les traditions demeurent. De l'autre, un monde industriel en pleine expansion, où le dollar règne sans partage. Adel Hakim a judicieusement basé sa mise en scène sur cet affrontement de cultures et d'identités. Avec une profonde élégance et sans fausse note, le noir du pétrole combat ici la blancheur de la rose. En recourant astucieusement à des maquettes et à des figurines disposées sur deux tables diamétralement opposées, la proposition d'Adel Hakim séduit. Maryse Aubert, seule en scène, dans un costume qui mêle lui aussi le noir au blanc, fait la jonction entre les deux univers. Avec une épatante efficacité, elle prête voix à tous les protagonistes de l'histoire. A travers son interprétation, c'est tout le cynisme du texte original dont elle a tiré son monologue qui nous parvient. Accompagné par les belles lumières d'Yves Collet, le spectacle captive. Evidemment, le système capitaliste aura raison de La Rosa Blanca. Une fois cueillie par la Condor Oil Company, l'hacienda s'effeuillera en plusieurs lots d'exploitation. Puis viendra la fanaison. C'est à ce prix que s'opère l'entrée dans la vie moderne. Alors, bien sûr, La Rosa Blanca restera pour toujours un petit paradis dans la mémoire de ceux qui y ont vécu. Mais ce souvenir aura désormais le goût amer du paradis définitivement perdu. Sacrifié sur l'autel des profits... ■ **D.D.**

[tragédie mexicaine]

# A ROSA BLANCA

Maryse Aubert

© Bellamy

**Artistic Athévains**  
 Renseignements page 23.





**Télé PARIS** DU SAMEDI 11 AU VENDREDI 17 AVRIL 2009

**CBS**

CINÉ > Michelle Pfeiffer  
 "CHERI"  
 de Stephen Frears



AVEC JACQUES NERSON



**THÉÂTRE**

## ♥♥ La Rosa Blanca

Mise en scène d'Adel Hakim.

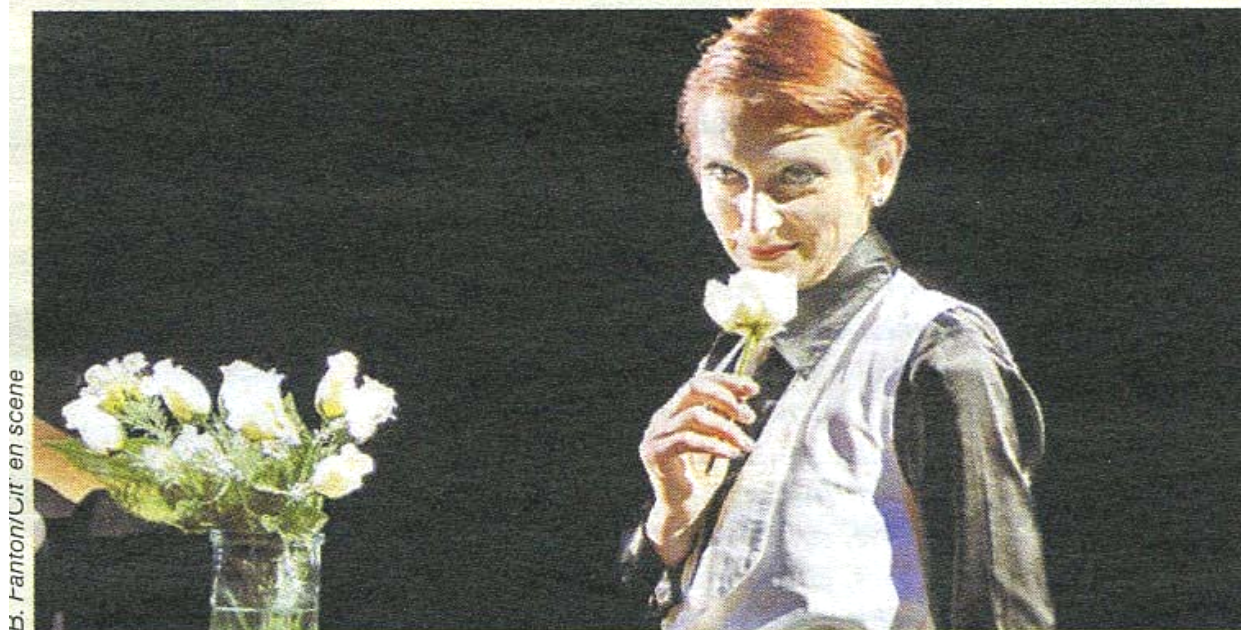
**Artistic-Athévains** 45 bis, rue Richard-Lenoir (11<sup>e</sup>).  
 01.43.56.38.32. 30 €, TR 10 € (- 26 ans), 20 €. Le jeudi 9, et  
 le mercredi 15 à 19h; le vendredi 10 à 20h30; le samedi 11 à  
 16h, 20h30; le dimanche 12 à 16h; le mardi 14 à 20h.

*Sur l'identité de l'auteur de « la Rosa Blanca » les plus folles rumeurs ont couru. On a même dit que derrière le pseudonyme de B. Traven, mort au Mexique en 1969, se cachait un fils bâtard de Guillaume II. L'important, en l'occurrence, c'est que ce roman, où étaient déjà dénoncées voici 60 ans les manœuvres des pétroliers américains pour forcer les Mexicains à leur céder leurs terres, soit ici mis en scène avec astuce par Adel Hakim et magistralement interprété par Maryse Aubert.*



# FIGARO SCOPE

semaine du 1<sup>er</sup> au 7 avril 2009



B. Fantoni/Unif. en scene

## La Rosa blanca

*Théâtre Artistique Athévains, 45 bis, rue Richard-Lenoir (XI<sup>e</sup>).  
Tél. : 01 43 56 38 32. Places : 10 à 30 euros. Horaires : mar. 20 heures,  
mer. et jeudi 19 heures, vend. et sam., 20 h 30,  
sam. et dim. 16 heures. Jusqu'au 19 avril.*

Vers 1912-1913, une puissante compagnie pétrolière veut acquérir une hacienda paradisiaque, la Rosa blanca (la « Rose blanche »), mais son propriétaire aztèque refuse de céder la ferme qu'il a héritée de son père. Le dirigeant de l'entreprise américaine va employer les gros moyens. En toute impunité.

♥♥ Réaliste et immorale, l'histoire de B. Traven témoigne de l'évolution du Mexique – un pays qu'il a bien connu –, au début du XX<sup>e</sup> siècle. L'Américain évoque la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Si le texte de la pièce traduite par Charles Burghard et Pascal Vandenberghe (Éd. La Découverte) aurait gagné à être coupé, il a le mérite d'être porté par une comédienne époustouflante : Maryse Aubert.

NATHALIE SIMON

**critique / REPRISE**

## LA ROSA BLANCA

**COUP DE PROJECTEUR SUR L'HISTOIRE D'UNE HACIENDA CONVOITÉE PAR UNE COMPAGNIE PÉTROLIÈRE AMÉRICAINE : ADEL HAKIM PROUVE ICI LA PERTINENCE DRAMATIQUE ET LA FORCE SYMBOLIQUE DU THÉÂTRE.**

Inspirée du roman de B. Traven, mort à Mexico en 1969, dont la véritable identité reste un mystère, *La Rosa Blanca* met en lumière un duel tragique à l'intensité digne d'un film de John Huston, au fil d'une intrigue à rebondissements ancrée dans l'histoire mexicaine. Deux mondes opposés s'affrontent. D'un côté, la vie "douce et paisible" d'une hacienda régie par l'indien Yacinto Yanez, où depuis des générations vivent soixante-dix familles. Ce sont des usages ancestraux et non l'argent qui déterminent un mode de vie immuable, fondé sur la culture du maïs. De l'autre, l'appétit insatiable d'une compagnie pétrolière américaine, la Condor Oil de Chaney Collins, déterminée à acquérir cette terre par tous les moyens, y compris les plus brutaux et les plus véreux. En ce début du vingtième siècle, les champs pétrolifères à gros rendement investissent une partie du sol mexicain, y compris pendant le chaos insurrectionnel qui éclate en 1910.

### UNE ÉCONOMIE DE MOYENS ÉTONNAMMENT EXPRESSIVE

Les convoitises d'un capitalisme sans limites contre l'héritage quasi sacré de la terre et des coutumes : un face-à-face à l'issue prévisible. Comment mettre en scène un tel foisonnement, croisant de multiples personnages et lieux, croi-



*Maryse Aubert, remarquable maître de cérémonie d'une tragédie moderne.*

sant aussi aspect fictionnel et documentaire. C'est là qu'intervient de remarquable façon la puissance symbolique et poétique du théâtre. Avec une économie de moyens étonnamment expressive, *La Rosa Blanca* mise en scène par Adel Hakim parvient à restituer toute la force dramatique de l'œuvre, grâce aux lumières et à la scénographie à la fois naïve et percutante d'Yves Collet et à l'interprétation sans faille de Maryse Aubert. Des objets miniatures configurent et symbolisent le réel dans toute son implacabilité, et la comédienne, tel un maître de cérémonie de cabaret affranchi des paillettes et de la gloire pour dévoiler une sordide humanité, donne voix au narrateur et aux personnages avec finesse et pertinence, faisant vivre une impressionnante galerie de portraits. Évoquant l'univers du music-hall, évoquant aussi le cinéma des polars, la pièce met ainsi à jour un monde pervers abîmé par la course au profit, un monde sans horizon, bouleversé par le "progrès", où la vie même ne

vaut rien face au Dieu Dollar. Sur le plateau, l'hacienda, représentée par ses animaux et un tranquille rocking-chair, côté jardin, et côté cour l'immeuble de la compagnie à San Francisco, où le PDG gère non seulement l'entreprise mais aussi une vie privée dissolue où il doit entretenir des maîtresses au train de vie élevé. C'est à ce tarif que la déesse Betty et autres filles réservent leurs charmes à Collins. Sur scène aussi, un bouquet de roses blanches fragile, éphémère malgré la qualité d'éternité que Yacinto lui attribue. C'est avec une précision d'entomologiste que la mise en scène dissèque le processus tragique, sans sentimentalisme, mais avec un regard lucide et incisif, et une parfaite maîtrise.

Agnès Santi

***La Rosa Blanca*, d'après B. Traven, mise en scène Adel Hakim, du 6 au 18 octobre, au Théâtre Aleph, 30 rue Christophe Colomb 94200 Ivry. Rens. 01 43 90 11 11.**



***La Rosa Blanca \*\*\****

***Théâtre des Quartiers d'Ivry, 01 43 90 49 49. Jusqu'au 18 octobre.***  
***[www.theatre-quartiers-ivry.com](http://www.theatre-quartiers-ivry.com)***

***Maryse Aubert joue tout. Elle donne le "la" comme une artiste de cabaret à la Liza Minelli, commente l'affrontement de personnages qu'elles interprètent et manipule des figurines qui les représentent. Elle compose une fresque à elle seule. Celle d'une tragique rencontre entre des Indiens au mode de vie ancestral et des hommes d'affaires capitalistes qui convoitent leurs terres riches de pétrole. L'action se passe au Mexique, au début du XXe siècle. Mais elle pourrait tout aussi bien se dérouler aujourd'hui en Amazonie ou ailleurs. Ce ne serait plus du maïs contre de l'or noir mais des forêts contre des plantations de soja...***

**Jean-Luc Bertet - leJDD.fr**

Vendredi 09 Octobre 2009



# Télérama

semaine du 1<sup>er</sup> au 7 avril 2009

## LA ROSA BLANCA

Mise en scène d'Adel Hakim. Durée : 1h20. Jusqu'au 19 avr., 16h (sam., dim.), 19h (mer., jeu.), 20h (mar.), 20h30 (ven., sam.), Artistic-Athévains, 45 bis, rue Richard-Lenoir, 11<sup>e</sup>, 01-43-56-38-32. (20-30 €).

■ On connaît peu, en France, B.Traven, auteur à l'identité énigmatique, d'origine allemande mais installé au Mexique dès les années 1920. Peut-être seulement par le film de John Huston, "Le Trésor de la sierra Madre", adaptation d'un de ses romans. L'action de "La Rosa blanca" se situe dans les années 1910, après la révolution de Villa et Zapata et l'éviction du dictateur Díaz, qui avait concédé de nombreuses terres aux compagnies étrangères. Deux visions du monde se confrontent pour la possession d'une hacienda indienne perdue au milieu des champs pétrolifères : celle de l'Indien, archaïque, pauvre et fraternelle ; celle de Collins, directeur d'une société pétrolière américaine, croyant agir pour le progrès technique mais annonçant un monde sans pitié. Maryse Aubert, dans un monologue, incarne une meneuse de cabaret à la Liza Minnelli et joue tous les personnages. La scénographie est fine et rigoureuse. L'ensemble donne l'impression d'un conte à la sagesse ancestrale un peu simple.

# Les Trois Coups

Le seul journal quotidien du spectacle vivant

« Le bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre. »

## *Une tragédie de la modernité*

**Dès le début de la pièce, le spectateur est averti : l'affrontement à distance entre Chaney Collins, l'ambitieux président de la Condor Oil Company, et Yacinto Yañez, le propriétaire de l'hacienda La Rosa blanca, est joué d'avance. Toute la force du texte de B. Traven et de la mise en scène d'Adel Hakim est d'exposer de manière lumineuse les mécanismes qui conduisent à l'inéluctable fin de cette « tragédie mexicaine ». Une tragédie aux accents qui restent désespérément modernes.**



*[la Rosa blanca | © Bellamy]*

Maryse Aubert, habillée d'une chemise et d'un pantalon noirs, d'une cravate et d'une veston blancs qu'on dirait droit sortis de polars sur la période de la prohibition, fait une entrée fracassante de meneuse de revue sur fond de music-hall. Avec l'énergie presque enjouée d'un Monsieur Loyal, elle commence à exposer les cadres généraux de l'action à venir, ou plutôt la passion fondamentale qui va la déterminer tout entière et qui n'a rien, vraiment rien, de joyeux : l'insatiable « appétit » de la Condor Oil Company, son avidité sans limites pour les champs pétrolifères.

La talentueuse actrice non seulement campe tour à tour les différents personnages de l'histoire, mais les manipule littéralement comme des jouets. En effet, de part et d'autre de la scène, deux décors miniaturisés et fixés sur une table symbolisent les deux pôles principaux de l'action, l'hacienda ancestrale de Yacinto Yañez et le bureau de Chaney Collins. Elle y déroule le fil de l'intrigue à l'aide de figurines et de petits accessoires, comme des minichevaux ou des maquettes de voitures.



Ce dispositif ingénieux renforce la stature de son personnage de narrateur, lui confère le statut métaphysique de divinité toute-puissante et, par là même, nourrit le sentiment, propre à la tragédie, que les différents personnages sont dépossédés de leur propre destin. En outre, ce procédé, intelligemment utilisé aux moments clés de l'intrigue, permet à l'imagination du spectateur de jouer à plein et de se former des représentations personnelles très fortes, beaucoup plus fortes que si on les lui avait simplement montrées.

Car tous, qu'ils soient paysans ou hommes d'affaires, sont en réalité mus par des forces qui les dépassent. Il y a, évidemment, les déterminations socio-économiques, le fait d'appartenir à un monde, à un système de valeurs, qui rend sourd et aveugle à celui des autres. Qu'y a-t-il de commun, en effet, entre un indigène mexicain pour qui la culture du maïs et la transmission de la terre est tout le sens de sa vie, et un homme d'affaires américain pour qui c'est l'argent – et tout le luxe et le sentiment de puissance qu'il procure – qui constitue l'unique priorité de la sienne ?

Mais toute la subtilité du texte de Traven consiste à ne pas en rester à ce niveau d'analyse général et à réussir à le mettre en rapport avec des événements plus intimes, à unir avec intelligence ce qu'on appelle la « grande » et la « petite » histoire. Car l'omnipotent président de la Condor Oil Company est en réalité l'esclave d'une maîtresse dispendieuse, qui est la véritable cause de la ruine de La Rosa blanca.

Néanmoins, malgré ses incontestables qualités et les protestations de la note d'intentions, j'ai trouvé que la Rosa blanca demeurerait un peu trop manichéenne à mon goût, avec d'un côté – on l'aura bien compris – l'homme d'affaires sans scrupule véhiculant une civilisation corrompue, et de l'autre le bon paysan témoin d'une société humaniste et paisible. Certes, on ne peut pas dire que la soif de l'or noir nourrisse les sentiments les plus nobles (et l'histoire récente ne nous l'enseigne que trop), mais la pièce aurait peut-être gagné en profondeur si la mise en scène avait fait sentir plus de distance envers le monde (le paradis ?) de Yacinto Yañez.

Au chapitre des petits regrets, je mentionnerai également quelques failles dans le jeu de Maryse Aubert : quelques menues fautes de texte, quelques passages mal articulés, et un sentiment de manque d'assurance étonnant dans les passages chorégraphiés. L'attitude physique qu'elle adopte pour camper certains personnages est parfois un peu trop artificielle, l'accent allemand qu'elle emploie ponctuellement n'est pas très convaincant. C'est d'autant plus dommage que, pour le reste, sa prestation est très bonne.

La Rosa blanca a été écrite en 1929. Son action se situe au Mexique, dans les années 1912-1913. Mais cette pièce parle bien d'aujourd'hui et de notre monde, jusques et y compris dans ses impasses et ses contradictions, entre la haine du système et le désespérant sentiment (justifié ou non) qu'il est impossible d'y échapper. ¶

**Vincent Morch**

# Théâtre du Blog

Posté dans 22 mars, 2009 dans critique

**La Rosa Blanca**  
**Tragédie mexicaine**  
**Monologue de Maryse Aubert** ,  
inspiré du roman de B. Traven,  
mis en scène par Adel Hakim.

Au Théâtre Artistique Athévains  
du 20 du 16 mars aux 19 avril 2009



La littérature mexicaine était à l'honneur au Salon du Livre à Paris et Adel Hakim et Maryse Aubert nous font découvrir l'œuvre d'un écrivain énigmatique B. Traven, enracinée dans le terroir mexicain. On ne connaît pas la véritable identité de B. Traven (né en 1890 à Chicago) devenu de son vivant une légende que l'écrivain lui-même autant que ses proches alimentaient par des versions différentes, voire contradictoires de sa biographie. Tout porte à croire qu'il fut engagé dans des mouvements révolutionnaires de tendance anarchiste et qu'il participa à la Révolution Spartakiste en Allemagne réprimée dans le sang en 1919.

Américain, il a écrit ses œuvres les plus importantes en allemand et les a publiés sous de nombreux pseudonymes, en Allemagne dans les années 20 à 30. Arrivé au Mexique dans les années 1920, naturalisé Mexicain en 1951, il y a vécu jusqu'à sa mort en 1969. Les secousses socio-politiques que vécut le pays au début du XX<sup>ème</sup> siècle, l'exploitation et la spoliation du peuple, l'avènement du néo-capitalisme, tiennent une place centrale dans ses œuvres.

La Rosa Blanca se passe dans l'État de Vera Cruz et à San Francisco en Californie, dans les années 1920: c'est la ruée vers l'or noir des grandes compagnies pétrolières américaines qui dépouillent les paysans mexicains de leurs terres. Ainsi la hacienda La Rosa Blanca qui appartient à l'indien Yacinto Yañez, dernier bastion agricole d'Indiens Huastèques au milieu des champs pétrolifères, est-elle convoitée par l'ambitieux et dynamique Chaney Collins, président de la Condor Oil, à l'appétit financier et sexuel démesuré. Dès lors ce sera une lutte acharnée entre deux visions du monde : la tradition ancestrale de la vie, de la culture du maïs contre la logique du capitalisme moderne, la loi du profit, l'économie de marché, qui va s'engager entre Yacinto Yañez et le puissant Chaney Collins.

Évitant l'écueil du documentaire mais en se basant sur des faits précis, Maryse Aubert construit le monologue qu'elle a adapté du roman de B. Traven sur l'affrontement des deux protagonistes : Yacinto Yañez et sa communauté indienne enracinée profondément dans la terre ancestrale et Chaney Collins avec ses acolytes, requins de la finance, de l'industrie pétrolière, ses goûts de luxe et ses nombreuses maîtresses.

Le récit, conçu comme un théâtre, comprend des scènes dialoguées avec divers personnages représentatifs de la société de l'époque, intervenant dans cette tragédie : avocat, gouverneur de l'État de Vera Cruz, agents, collaborateurs et maîtresses de Collins, métis rallié aux Américains dans l'espoir du gain, secrétaire. Le tout se déroule au gré des intrigues sordides auxquelles Yañez répond



par une résistance sans faille . Mais, piégé par son respect de la tradition de l'hospitalité, il se fait attirer seul chez Collins à San Francisco et est exécuté par ses sbires.

Au travers de ce duel à mort deux mondes s'opposent, inconciliables : celui, archaïque du travail pénible et artisanal de la terre et du partage de ses fruits, de l'égalité sociale, de l'attachement conservateur à la tradition, voué à disparaître, et celui du progrès technique, de la consommation, mais aussi de la concurrence et de l'exploitation impitoyables qui s'imposeront inéluctablement. Sans qu'on puisse reprocher un quelconque manichéisme au texte de Maryse Aubert, elle ne dissimule guère une certaine antipathie pour le monde de Collins qu'elle a traité avec un humour grinçant. Mais peut-il en être autrement au vu du désastre auquel nous a mené aujourd'hui le capitalisme ? La mise en scène impeccable d'Adel Hakim est inscrite dans un espace où l'on voit l'infiltration progressive, jusqu'à l'absorption définitive, d'un monde par l'autre.

Une table de chaque côté marque le territoire de chacun des protagonistes, avec, au centre une chaise: l'espace est totalement habité par Maryse Aubert, interprète fabuleuse qui, avec grâce, énergie et agilité, esquisse juste avec quelques gestes, des situations où, comme par magie, sans jamais changer d'apparence, elle fait advenir de multiples personnages.

Elle possède une belle maîtrise du jeu, dans le récit dramatisé tenant de l'art du conteur, qui se déploie dans un dialogue aux tons, émotions, intensités vocales, très variés, avec un accent hispanisant ou américanisant, sans jamais donner dans la caricature facile. Avec une aisance étonnante, elle passe de la bonhomie et de la naïveté tragique comme de la résistance têtue de Yañez , à l'insistance séductrice puis menaçante, au calcul froid, à l'irritation et à la détermination prédatrice de Collins et de ses agents, mais aussi à la frivolité, à la bêtise et l'avidité de ses maîtresses avides de luxe, enfin au langage astucieux du gouverneur qui protège Yañez .Elle adopte aussi la voix cupide et rusée du métis qui trahira l'Indien résistant pour une poignée de dollars. Mais le tragique est toujours tenu à distance par l'humour et la lucidité d'un regard décalé.

Pas de redondance entre le jeu et le texte qui est juste souligné parfois par une geste ou une image, comme, par exemple, celle de l'assassinat de Yañez que Maryse Aubert représente en manipulant un petit personnage qu'écrase une voiture miniature. Quelques bouffées musicales : jazz, musiques festives et populaires mexicaines, traversent l'espace en lui imprimant une couleur particulière. La progression dramatique, la succession de tensions, le rythme très tenu, l'enchaînement des situations sur le mode d'un film policier: on est tenu en haleine tout au long du spectacle. Une preuve encore qu'on peut faire du grand théâtre avec peu de moyens et beaucoup de talent. À voir absolument. Pas d'excuses pour ceux qui manqueront le spectacle...

Irène Sadowska Guillon

*La Rosa Blanca, tragédie mexicaine*



*Pour nous présenter ce texte qu'elle a elle-même adapté, la comédienne s'est composée un physique à la " Victor-Victoria." ce qui lui permettra de camper d'autant plus aisément les personnages masculins appartenant à cet épisode de l'histoire américano-mexicaine, qui va se dérouler sous nos yeux.*

*La scénographie est sobre, évoquant un camaïeu de bleu et de noir en une transmutation de lapis-lazuli brûlé avec pour parachever le décor, une touche blanche, pour rappeler le titre, bien sûr.*

*L'action se déroulera successivement à Vera Cruz puis à San Francisco durant les années 20 qui s'illustrèrent par la ruée vers l'or noir.*

*Une hacienda appartenant à un indien va devenir l'objet de convoitises des prédateurs pétroliers américains. Ils ne reculeront devant rien pour mettre leurs projets à exécution, meurtre inclus.*

*Maryse Aubert va donc se démultiplier sans relâche afin de nous faire voir (et entendre surtout) les protagonistes de ce drame. Peut-on en effet parler de tragédie puisque les dieux sont cruellement absents et que tous les malheurs des uns ne servent qu'à alimenter la convoitise des autres, ces monstrueux humains adorateurs du veau d'or ? ... Certes, la caricature n'est pas absente puisqu'il faut bien donner à voir ceux qui physiquement resteront invisibles. L'exercice est hautement funambulesque et la canne à pommeau servira de balancier.*

*Adel Hakim excelle à mettre en valeur acteur ou actrice, seul (e) en scène l'ayant prouvé à maintes reprises et la bande son enveloppe le tout de façon optimale.*

*Ceux qui, grâce à ce monologue ont découvert B. Traven n'auront de cesse avant d'avoir lu son oeuvre, les autres pourront se procurer le DVD du film de John Huston (1948) ayant pour titre " Le trésor de la Sierra Madre."*

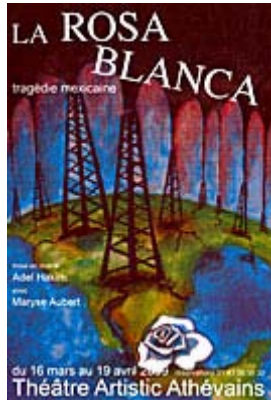
*Par conséquent, merci à Maryse Aubert de nous avoir fait découvrir ce mystérieux B. Traven alias Ret Marut, alias Hal Croves parmi une dizaine d'identités ...*

*Le mystère n'est il pas la base originelle du théâtre ?*

*Simone Alexandre*



LA ROSA BLANCA  
Théâtre Artistic Athévains (Paris) mars 2009



Tragédie mexicaine d'après le roman de **B. Traven**, mise en scène de **Adel Hakim**, avec **Maryse Aubert**.

**Adel Hakim**, metteur en scène particulièrement à l'aise dans la direction de spectacles choraux, change d'exercice en l'occurrence pour mettre en espace et diriger **Maryse Aubert** dans un exercice solo.

Tenue de maître de cérémonie de cabaret, tour à tour meneuse de revue à la Liza Minelli, Monsieur Loyal et magicienne, Maryse Aubert est la narratrice d'une histoire d'hommes et d'argent dont la trame émane de la plume d'un auteur énigmatique et relativement méconnu, **B. Traven**, et dont l'enjeu est "**La Rosa Blanca**" une petite hacienda située au fin fond du Mexique.

Dans le Mexique des années 20, qui sort exsangue de la guerre civile et concède ses terres pétrolifères au menaçant voisin américain, un indien propriétaire d'un lopin de terre s'oppose bravement avec pour toute arme son bon sens, sa foi et sa fidélité aux ancêtres à l'OPA virulente d'une firme pétrolière.

Dans une scénographie originale et inventives et des lumières travaillées de **Yves Collet**, et un habillage musical judicieux, Adel Hakim a choisi de traiter la narration théâtralisée de cette histoire-parabole qui, de plus, braque le projecteur sur les intestines relations mexico-américaines, sur le mode cinétique du film noir.

Il faut reconnaître que le récit comporte tous les ingrédients d'un roman noir à la Chester Himes ou à la Dashiell Hammett- prohibition, magnat du pétrole, belles vamps galmour, avocats véreux, intrigant intermédiaire allemand, mexicains corrompus et indien idéaliste - et il est d'ailleurs étonnant que Hollywood ne se soit pas encore emparé de cette trame épique.

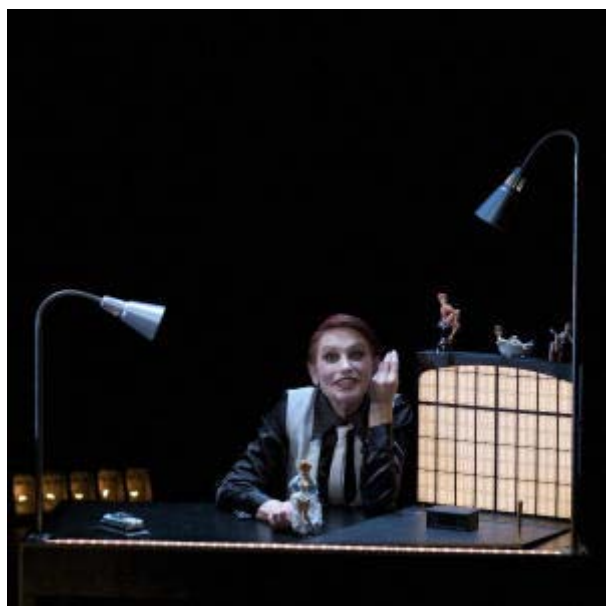
Comédienne aguerrie, Maryse Aubert joue également tous les rôles pour émailler le récit de dialogues qui l'éclairent et donnent chair au spectacle. Ainsi, elle dessine bien la confrontation des univers fondamentalement différents, dont le dieu dollar sera l'arbitre, et ménage le suspense d'une défaite inéluctable.

# RUE DU THEATRE

## UNE TRAGÉDIE HUMAINE

*C'est un libelle d'une tragique lucidité que livre seule en scène la comédienne Maryse Aubert dans un texte qu'elle a adapté d'un roman de B.Traven et qui fustige le colonialisme économique et ses conséquences désastreuses. Malgré quelques rires que déclenchent certaines répliques, on lorgne plus du côté de Ken Loach que du numéro de cirque que suggère une mise en scène pourtant ludique.*

Le décor surprend autant que l'entrée en scène de l'intervenante, surtout si on a pris la peine de lire sur l'affiche le sous-titre « Tragédie mexicaine ». Rien ne semble annoncer une tragédie, rien ne rappelle l'Amérique latine. Quelques objets miniatures comme dans un théâtre de poupées. Pas le plus petit sombrero. Et la comédienne porte costume plus proche du cabaret que de l'hacienda.



C'est pourtant au cœur d'une de ces fermes typiques du Mexique que se joue le drame dont, telle une diseuse, Maryse Aubert, va nous narrer les péripéties. Cette hacienda est l'objet de toutes les convoitises d'une jeune compagnie pétrolière. Jeune et donc prête à tout pour devenir grande, pour aiguïser son appétit. Quitte à employer les moyens les plus abjects, les plus inhumains pour faire plier l'échine au chef des lieux qui, pour des raisons qui ne peuvent qu'échapper à un esprit hanté par les dollars, s'y refuse à tout prix.



Si la légèreté relative qui habite le début de ce spectacle prête à sourire, lentement le drame s'intensifie. Rapidement le sarcasme dont use l'auteur pour décrire les ridicules manies des Américains perclus de ce qu'ils croient être le monopole de la raison et du bon goût cède la place à un propos plus engagé, plus grave. C'est comme si le rire, l'innocence aussi, se trouvaient pris au piège d'une machine prête à les broyer. Maîtrisant les effets narratifs à la perfection en les distillant avec parcimonie et régularité, Maryse Aubert fait évoluer son récit au gré de tous les antagonismes qui vont habiter cette histoire. Car ce récit, sans emphatiser sur un manichéisme qui aurait été un peu trop tapageur, a pour enjeu de proposer deux visions d'un même monde, l'ancien et le moderne. Tradition ancestrale contre évolution. Chacun des deux côtés du rideau de l'incompréhension est alors disséqué comme dans les meilleurs romans naturalistes. Avec le même humanisme. Avec la même objectivité. Au spectateur de choisir son camp.

Pour favoriser cette relative absence de parti pris, apanage des contes en général, la comédienne va opter pour un numéro de cabaret et, au détour d'une réplique, se faire magicienne le temps d'un tour de passe passe virevoltant sur les mots. Sa diction parfaite et son étonnante facilité à mener de front tous les personnages de son récit font le reste. Les accents, les intonations de voix, les déplacements sont impeccablement maîtrisés. Et c'est un récit bouleversant qu'elle offre dans un spectacle qui dépasse largement les frontières du Mexique. C'est en effet avant tout une tragédie humaine qu'elle nous livre. Sans pathos mais avec panache.

**Franck BORTELLE / Rue Du Théâtre**